

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 46

Artikel: Indiscrétions
Autor: Sylvabelle
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222192>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ment, nous ne sommes plus aux jours glorieux de 1889, mais disons-nous que nous ne sommes pas plus malheureux ainsi qu'ainsi.

— Oh ! toi, reprend Favey, toujours tes grands mots !

Je tiens à être fixé sur le but du voyage à Paris du fameux trio :

— Me direz-vous, Favey, pourquoi vous êtes venus dans la Ville-Lumière et pourquoi je vous rencontre là, devant ce Tombeau, que vous avez contribué à rendre célèbre ?

— Eh bien ! c'est la nostalgie. Nous avons, il y a trente-neuf ans, fait à Paris une tournée triomphale. Nous avons eu, pendant l'Exposition, des aventures épiques et dont le souvenir ne se perdra pas de sitôt, nous avons vécu ici des journées héroïques. Notre voyage nous a valu de devenir légendaires grâce à ce tonnerre de Louis Monnet, qui nous a croqué sur les papiers au tout fin. Le cours de notre vie a été, sinon changé, du moins modifié. Retour dans nos foyers, nous n'étions plus les mêmes qu'avant. Nous avons pendant des années fait rire aux larmes des milliers de compatriotes. Eh oui ! ceux de Berne, de Neuchâtel, de Genève, de Zurich, de Bâle, de Schwytz et d'Appenzell se sont esclaffés aux récts de nos aventures. Enfin quoi, la célébrité et la gloire. Et maintenant, que voulez-vous, c'est une autre époque. Il y a eu la grande tourmente de 14. La vie est à l'envers à présent. Nous ne vivons, Grognoz, l'Assesseur et moi que des souvenirs de nos équipées passées. Nous nous faisons vieux et...

Je proteste :

— Allons, Favey, allons, ne dites pas ça ! Vous êtes plus verts que jamais. Vous irez jusqu'à cent-cinquante ans !

— Ta, ta, ta ! Je sais ce que je dis. Nous nous faisons vieux, pas vrai, Grognoz ?

— Hélas, oui !

— Aussi, n'avons-nous pas voulu mourir sans revoir Paris, sans revoir la Tour et le Tombeau. La Grande Roue, elle, a disparu. Et bien d'autres choses encore.

— Il n'y a plus les bons vieux fiacres et les tramways à impériale, dis-je, mais il reste le sourire des Parisiennes et ceci doit vous consoler de cela.

Favey n'est point convaincu :

— Hélas ! hélas ! comme dit si bien Grognoz, je sais bien, oui, Paris c'est toujours Paris mais pour nous, ce n'est plus « notre » Paris, puisque nous y sommes effacés, puisque nous sommes là pour nous souvenir et non pas pour vivre ce que nous avons vécu ! Et puis on ne sait plus où aller boire nos trois décis !

A ces paroles de regret, personne n'ajoute quelque chose...

L'Empereur dort toujours sur son socle de marbre. *Emile Reift.*

L'esprit de Dumas fils

Un ennuyeux racontait devant lui une nouvelle vieille histoire, quand tout à coup il s'interrompt en disant :

— Je suis désolé, je ne me rappelle plus la fin, excusez-moi.

Dumas va à lui :

— Félicitations, mon cher, c'est votre meilleure histoire.

* * *

Une princesse étrangère, qui l'avait invité plusieurs fois, mais vainement, à dîner chez elle, le rencontra un soir dans un salon ami :

— Quel dommage, dit-elle, que les hommes d'esprit ne soient pas hommes du monde !

— Quel dommage, s'exclama Dumas en s'inclinant, que les femmes du monde ne soient pas des femmes d'esprit !

DÉPAYEMENT

BN parcourant la campagne vaudoise, je me suis offert, certain jour, une pinte de bon sang.

Ce n'est pas la première fois que mes obligations professionnelles me conduisent en divers lieux de cette terre douce et accueillante, où « quelle que soit l'heure, on s'en va prendre un verre », comme versifiait mon ami Herzog. Mais jamais encore, la marque ultra-moderne du progrès ou de l'américanisme ne m'était ap-

parue si effrontée dans le décor champêtre de mon pays natal.

La petite bourgade que je traversais me fit les honneurs de ses « afternoon teas » où il y a « dancing » le samedi soir et de ses « bars » où les « cock-tails » supplantent les nouveaux, boursifs et clairs ! Ainsi que toute ville qui se respecte, elle a ses « terrains » et ses « courts », des boutiques de « hair dresser », une « english pharmacy », un « physician », deux ou trois « american dentist » ou « surgons », un « homme » très sec et un « London-House », sorte de bazar où l'on vend l'article de Berlin, hormis pendant la Semaine Suisse.

Tout cela n'est rien.

Il y a plus fort.

« Non solum... sed etiam » disait mon vieux maître.

Et la spirituelle dame de Sévigné, revenant au monde, s'écrierait une seconde fois : « je vous le donne en cent, je vous le donne en mille... »

J'ai hâte de satisfaire votre curiosité éveillée et de vous expliquer pourquoi, à traverser le bourg antique, je me suis fait une pinte de bon sang.

C'est qu'au bout de l'unique rue, appelée principale, je me suis trouvé tout à coup devant une maison neuve, cubique, jaune, avec des volets roses, sur laquelle se détachaient les lettres lumineuses d'une réclame dernier cri :

« Institute of Beauty and Physical Culture »

Et, ironie de choses, à l'instant même où je contemplais avec ahurissement les britanniques majuscules des temps nouveaux, je vis déboucher sur la grand'rue un de ces attelages du vieux Pays de Vaud comme l'on n'en voit plus guère. Les grands bœufs roux, que le joug accouplaient, traînaient un char de fumier et le jeune laboureur faisait claquer son fouet en sifflant un air de marche. L'homme, une espèce d'hercule, conduisait aux champs l'engrais fertilisant, source de richesse. Travail et simplicité sont sa devise, le labeur agricole lui donne la vigueur physique et l'amour de la beauté. Il incarne la tradition paysanne, la plus noble de toutes.

Aussi, lorsque je l'entends crier : « hue, Marquis et Botzâ ! » je ne puis m'empêcher de sourire à cette enseigne dépaycée qui parle à ces fils du sol, dans la langue du modernisme, de culture et de beauté. *Alphonse Mex.*

LUTRY

N est gai, à Lutry. Le sang y coule rapide, et bien rouge, dans les veines.

Bombarde, qu'daucuns appellent aussi Bonbonne, est l'un des plus authentiques représentants d'une race solide dont la tête est près du bonnet, le verre au bord des lèvres et la malice au fond des yeux. Au hasard, cueillons quelques-uns des propos qu'il émet sans effort :

— Je demeure droit contre la cure... A la longue, naturellement, les sermons traversent la muraille... Comme ça, on n'a pas besoin d'aller tant souvent à l'église... Et puis les prières d'un pasteur, c'est comme un paratonnerre : ça protège dans un rayon de quarante mètres. Inutile de faire double emploi !

— Jamais la vie ne me semble plus belle que quand je plonge et que je nage sous l'eau à cinq heures du matin...

— Je n'aime pas les pouêtes figures... On est dans le monde pour rire, pour cultiver la vigne et prendre du poisson quand ça mord... Et même si ça ne mord pas, il faut encore en rire... Non, je n'aime pas les pouêtes figures !

Il ne faudrait pourtant pas tenir l'ami Bombarde pour un fantoche sans consistance, pour un plaisantin dont seule la gouaille desserre les lèvres. Au dernier matin de la dernière période de service dans le bataillon des carabiniers vaudois, à Morges, ses yeux se sont mouillés quand le drapeau, une fois encore, passa devant le front des compagnies hérissées de baïonnettes, puis s'éloigna, dans le bruit des fanfares et de clairons, glissant doucement sur le feuillage des grands arbres jaunés par l'automne. Sobremment, Bombarde a murmuré : — Charrette !... et se seul mot valait mieux qu'un discours.

Et puis Bombarde montre à qui veut le voir, mais sans en tirer la moindre vanité, comme il montrerait son couteau de poche ou des bretelles neuves, une lettre marquée du sceau du Haut Conseil d'Etat vaudois, une médaille d'or qui se balance au bout d'un joli ruban... Certain soir d'orage, un homme se noyait. Premier trait d'héroïsme, Bombarde, assis dans la tête d'une salle à boire, abandonne les trois décis dont il venait à peine de humer l'odeur. Il se précipite. Du débarcadère, il plonge. Il nage, là-bas, au large, d'où s'élèvent les cris. Luttant contre les vagues qui le giflent à la volée, il rejoint l'homme, il le saisit au collet avant qu'il coule à pic et le ramène, évanoui, sur la berge.

Quand on l'en presse et qu'il raconte cela, Bombarde ajoute très simplement :

— A d'autres de continuer l'opération. Moi, j'ai été achever mes trois décis...

Et comme la malice, à Lutry, ne perd jamais ses droits, Bombarde dit encore, en clignant de l'œil, sans toutefois mener sa phrase jusqu'au bout :

— J'ai appris, depuis, que mon gaillard ne causait que l'allemand... Il a bien fait de se taire pendant que je le ramenais... parce que...

N'en croyez rien !... Bombarde l'eût « ramené » tout de même. Car ils sont ainsi, les gens de Lutry : rudes, taillés à la grosse, bien fendus en gueule, point ennemis du vin, orgueilleux de leur bourg, mais spontanés, généreux et francs comme un coup de poing. Et gais, donc ! ce qui irrite parfois les gens sérieux, beaucoup d'entre eux, du moins, observateurs stricts d'un onzième commandement : — Soyez moroses !... d'un douzième, qui lui est semblable : — Soyez désagréables !

Oui, gais. Voyez l'entrain de ces fillettes qui chantent en se donnant la main :

Marguerite de Paris

Prête-moi tes souliers gris

Pour aller au Paradis...

et qui guignent, tout en dansant, les socques, les bottes, les pantoufles feutrées suspendues devant la boutique du cordonnier, une boutique impayable, ayant, de même que ses voisines, un caractère bien à elle, comme une petite vie aimée et connue. Voyez encore cette boulangerie dont les devantures sont des fenêtres et l'entrée une porte de cave repeinte, basse, accueillante. Du haut des rayons — des blanches bien rabotées — les gâteaux participent à la paix des jours au long desquels le soleil monte, descend et meurt, sur un rythme royal, incontesté, tandis que madame Bolomey trotte du four aux « tablers » du magasin, rapportant chaque fois, à pleins bras, les miches rousses, les taillades, que la pendule, alanguie par tant de sérénité, râle dans la pénombre... *B. Vallotton.*

INDISCRETIONS

A Pierre Ozair.

Pierre, Pierre, ce n'est pas permis

De trahir ainsi ses amis !

Jean est bavard, je le concède,

Mais vous êtes fort indiscret.

Faut-il qu'à l'envie je cède

De dévoiler tous vos secrets ?

Or, vous n'aviez pas de moustache

Qu'on devait vous mettre à l'attache !

Nous souvient-il des folles escapades,
Des habits déchirés au bois des palissades,
Des fuites éperdues lorsque tombait la nuit
Et la rentrée avec de petits airs confits...

Et plus tard vos belles fratries
Qui mettaient en émoi l'évêché, la mairie...
Pierre, mon voisin, vous avez maraudé
Des pommes et des noix... et qui sait... des baisers !

Bah ! La jeunesse aventureuse
Aux loix volontiers fait la nique !
Ah ! qu'elles étaient savoureuses
Les noix de monsieur le syndic !
Avec un verre de petit blanc
Quel régal quand on a vingt ans !
C'est un fait avéré, connu
Rien ne paraît meilleur que le fruit défendu !
Sylvabelle.